

MAIRE DE MOGADISCIO**LE JOB
LE PLUS
DANGEREUX
DU MONDE**

- Mohamed Nur s'est lancé un défi: mettre en place un embryon d'administration dans un pays ravagé par vingt années de guerre civile. Cet ancien basketteur de 57 ans a quitté son exil londonien pour devenir le maire de la capitale somalienne. Rencontre avec un homme extrêmement menacé mais plein d'espoir. Par **Michael Obert** Photos **Jan Grarup / Noor pour GQ**



Le mur est criblé de balles, la façade défoncée par les jets de grenades. Il n'y a plus de toit. Devant cette ruine de trois étages au centre de Mogadiscio, des soldats armés de fusils mitrailleurs protègent le maire qui se tient, souriant, dans la cour. « L'ancien bâtiment du gouvernement va être reconstruit, explique-t-il. Les employés municipaux pourront reprendre leur service dans de nouveaux bureaux. » Quand des coups de feu éclatent, les soldats l'encerclent et le poussent dans une voiture noire tout-terrain. Des pick-up équipés de mitraillettes, chargés de soldats armés de kalachnikovs, de lance-roquettes et de mortiers les rejoignent et le convoi s'éloigne dans un nuage de fumée. Mohamed Nur assure que « la mort arrive quand elle arrive. Si tu as peur, tu n'arrives à rien à Mogadiscio. Avec la peur, tu ne peux pas changer cette société ». Cet homme de 57 ans, avec une barbichette grise, des dents d'une blancheur éclatante et des yeux de jeune homme curieux, dirige la « Stalingrad de l'Afrique », où deux millions et demi de personnes vivent au milieu des ruines, parmi les déchets, sans eau potable ni soins médicaux. Le gouvernement transitoire auquel appartient Nur, qui est certes reconnu à l'étranger, ne contrôle que 20 % du pays. Et ce, grâce à l'aide de l'Amisom, African Union Mission in Somalia, la mission africaine de maintien de la paix. Près de 12000 soldats de l'Ouganda et du Burundi luttent contre les Shebab, une milice islamiste alliée depuis peu avec Al-Qaïda, qui contrôle une grande partie du territoire somalien. Ceux qui s'opposent aux Shebab se retrouvent sur des listes de personnes à abattre. Nur y figure en bonne place. Pour se défendre, il dispose de deux douzaines de gardes du corps, d'un budget mensuel de 112000 €, de quelques ordinateurs et de trois machines à écrire Olivetti.

TERRITOIRE MORCELÉ

Quand le président somalien, Sharif Sheikh Ahmed, un de ses vieux compagnons de route, lui a proposé le poste de maire il y a près de deux ans, Nur tenait un café Internet sur Seven Sisters Road dans le nord de Londres. Il a rassemblé sa femme, ses six enfants et ses huit petits-enfants dans l'appartement londonien qu'il louait depuis son exil de Somalie en 1993, juste avant la guerre: « Peut-être entendrez-vous un jour aux informations que le maire de Mogadiscio a été tué. » Ses amis l'ont pris pour un fou. Et pourtant aujourd'hui il est là, assis devant son bureau verrouillé. Dehors, devant la mairie, derrière les remparts de sacs de sable et de fils de fer barbelés, les gardes du corps déchargent leur cargaison d'armes du pick-up. Une mitrailleuse est postée à l'entrée du bâtiment. Devant la porte de son bureau,



« MOGADISCIO EST PLUS SÛRE QUE BAGDAD OU KABOUL. »

LE MAIRE, MOHAMED NUR

un soldat monte la garde. Malgré tout, le maire reste allergique aux visiteurs équipés de gilets pare-balles. « Mogadiscio est sûre, assure-t-il, plus sûre que Bagdad ou Kaboul. » La ville aurait donc seulement mauvaise presse.

Malgré l'optimisme de Mohamed Nur, le reste du monde craint la Somalie, considérée comme un foyer du terrorisme islamiste. Depuis que des rebelles ont renversé le dictateur Siad Barre en 1991, la partie orientale du pays n'a plus de gouvernement central. Après la victoire des seigneurs de guerre coalisés sur le général honni, les quatre grands clans se sont subdivisés en une douzaine. Cette guerre civile a déjà coûté la vie à un million de personnes et Mogadiscio, jusqu'alors ville marchande prospère au bord de l'océan Indien, est devenue un désert de décombres. Environ deux millions de Somaliens, soit presque un tiers de la population, ont été chassés de chez eux. Un million de personnes se sont réfugiées à l'étranger. La République de Somalie s'est effondrée. Au nord, le Somaliland et le fief des pirates du Puntland ont fait sécession. Plus au sud, des États fantômes se sont auto-proclamés: l'Himan et Heeb, le Galmudug, et l'ASWJ (Ahlu Sunna Waljama'a), la Grande Majorité. Le reste du pays, soit plus de la moitié, est aux mains

des Shebab. De Djibouti, où sont stationnées des forces américaines, interviennent des drones et des commandos; à l'ouest, ce sont des troupes éthiopiennes et au sud, des forces de combat kenyanes. C'est ce mélange entre clans et terrorisme islamiste qui a fait misérablement échouer toutes les interventions et négociations diplomatiques des Nations Unies. La dernière tentative d'aide occidentale se solda en 1993 par un fiasco pour les États-Unis. Le plus traumatisant depuis le Vietnam. Deux hélicoptères de combat furent abattus au-dessus du centre de Mogadiscio et les cadavres de soldats américains traînés par des voitures. Aujourd'hui encore, ces images relayées par le film *La Chute du faucon noir* restent dans les mémoires. Depuis cette date, le monde a abandonné Mogadiscio.

UNE VIE DE FAMINE, DE CRASSE, DE MISÈRE

Durant les premiers mois de son mandat, Mohamed Nur a limogé nombre d'employés corrompus, organisé le ramassage des ordures, fait nettoyer les canalisations, et ordonné l'abattage des arbres proliférant dans les ruines pour fournir du bois à brûler. À un jet de pierre de la ligne de front entre l'Amisom et les Shebab, deux jardins publics et une rangée de lampadaires pour éclairer la première rue du centre-ville ont été installés. « Avez-vous déjà été dans une prison africaine? Dans une de ces cellules obscures tout en béton? », demande-t-il, déjà en route vers le prochain rendez-vous. Avant sa fuite en Angleterre, il a lui-même fait un séjour derrière les barreaux à Mogadiscio, en tant qu'opposant. « Au début, on se cramponne à l'espoir que la porte va bientôt s'ouvrir. Puis, petit à petit on sombre de fatigue, on s'effondre et, tôt ou tard, on dort dans ses excréments. À la fin, l'espoir est complètement mort. C'est exactement ce qui s'est passé pour les gens ici: ils ont fini par accepter une vie de famine, de crasse, de misère. Il faut que je change leur façon de ressentir, de penser. » Une tâche qui semble impossible dans une cité où il n'y a ni école, ni travail et où un enfant sur cinq meurt contaminé par de l'eau polluée. « Lors d'une transfusion, on n'administre pas le sang d'un coup, brutalement. Il arrive au goutte à goutte », précise le maire. Inépuisable, il serre des mains, tente d'apaiser les conflits, conseille, récolte de l'argent, apporte du réconfort aux mutilés et aux veuves de guerre. « Vous êtes l'avenir de la Somalie », dit-il aux enfants des rues. « Chacun de vous peut devenir ouvrier, artisan, professeur, et même ministre. » Ils sont assis en cercle sur des chaises branlantes à l'intérieur d'un bâtiment de brique. La nuit, les sbires des Shebab viennent les ramasser pour en faire des enfants soldats. Le maire les exhorte: « Restez >>



EN 1989, L'ÉVÊQUE DE MOGADISCIO ÉTAIT VIOLEMMENT ASSASSINÉ DANS SA CATHÉDRALE. AUJOURD'HUI, CELLE-CI EST EN RUINES.



SOUS LA PROTECTION DE L'ARMÉE, DES FEMMES AFFICHENT LEUR SOUTIEN AU GOUVERNEMENT DE TRANSITION EN PORTANT LE DRAPEAU SOMALIEN.



LES EPOUX NUR PARTENT POUR LONDRES. À DROITE, DANS LE CAMP DE REFUGIES PROCHE DE LA VILLE, L'UNICEF A CRÉÉ UN ESPACE CONSACRÉ AUX ENFANTS.

>> propre, lavez votre chemise. » Ce qui semble ici irréaliste et naïf. « Au goutte à goutte », répète-t-il en caressant la tête d'un gamin ébouriffé. « Dans quelques années, il y aura suffisamment de sang neuf dans la tête et le cœur des gens, alors ils se sentiront mieux. »

Si la plupart des habitants se méfient des membres du gouvernement de transition, le maire semble au-dessus de tout soupçon. « Quand il veut quelque chose, alors il s'y attaque », affirme sa femme Shamis, en posant un plat sur la table de leur modeste maison. Lorsqu'il a accédé à son poste, elle a perdu 20 kilos. Chaque fois que le téléphone sonnait, elle se disait : « Ça y est, ils l'ont tué. » Ses six enfants adultes étaient déjà partis de la maison, après trente et un ans d'exil, elle a rejoint son mari. « *Home is where your heart is.* » Puis elle ajoute, plus sérieuse : « Je ne voulais pas qu'il meure sans moi. »

UN OPTIMISME CONTAGIEUX

Rendez-vous au centre de Mogadiscio. 300 enfants attendent le maire dans l'école. Cela fait des années qu'il n'y a plus de cours ici. Toutes les écoles publiques sont fermées. Rares sont les familles qui peuvent payer les droits d'inscription des établissements privés (15 dollars par mois). 95 % des enfants sont déscolarisés. « Cette école est de nouveau la nôtre ! Bientôt nos enfants pourront à nouveau apprendre à lire et à écrire ici », déclare-t-il dans le micro. Derrière le mur de la cour, 50 000 déplacés vivaient dans un camp improvisé jusqu'à ce qu'ils soient évacués par l'armée et la police. « C'est un réel progrès », affirme le maire. Il ignore où sont allés tous ces gens. « Mogadiscio, ce n'est pas Londres ! », juge la directrice d'une ONG somalienne dans un camp de déplacés,

submergé par les nouveaux arrivants. « Le maire est un doux rêveur, il a été trop longtemps en exil, il n'a aucune idée de ce qui se passe ici. » Les enfants dans la cour de l'école, tout comme leurs parents, attendent avec impatience la reprise prochaine des cours. Les priorités du maire sont les suivantes : école, hôpitaux, électricité, eau potable, canalisation, ramassage

« LE MAIRE EST UN DOUX RÊVEUR. IL EST INCONSCIENT. »

LA DIRECTRICE D'UNE ONG

des déchets. Cependant, avec un budget mensuel de 112 000 € (dont 15 % proviennent des revenus du port de Mogadiscio), pour une ville de plus d'un million d'habitants, le potentiel d'action de Nur reste limité. L'aide de l'étranger ? « Il nous faut des briques, du ciment, du sable et des outils pour que nous puissions reconstruire nos maisons nous-mêmes. » Cet optimisme semble contagieux. « Il nous montre que nous pouvons nous-mêmes changer les choses », déclare Aisha, une bénévole qui œuvre à la remise sur pied de sa ville, comme une centaine d'autres membres de l'organisation Mogadiscio City Volunteers. D'autres lui en veulent à mort. Ce matin, un homme tout droit sorti d'une prison secrète a subi un interrogatoire. Idriz Sheikh Abkifatah, 23 ans, petit





MOHAMED NUR DEVANT L'ANCIEN BÂTIMENT DU PARLEMENT. LA RECONSTRUCTION DE LA VILLE REPREND DOUCEMENT, MALGRÉ DES ATTAQUES ENCORE FRÉQUENTES.

trafiquant aux cheveux courts, en chemise bleue et jean retroussé, a été arrêté il y a quelques jours par la police somalienne. Il portait une veste bourrée d'explosifs dans une voiture chargée de TNT. D'une voix ferme, il se vante d'appartenir aux Shebab et refuse d'indiquer l'endroit où il voulait déclencher la bombe. Est-ce qu'Idriz a des enfants ? Un court instant il paraît désorienté. Mais il se reprend : « Une fille, Aisha. Elle a 1 mois. » Et lui, son père, veut se faire exploser ? Soudain, son visage rayonne. « Bientôt, on fera exploser nos bombes en Amérique et en Europe. Je vais me faire sauter à Londres et j'irai directement au paradis. Aisha sera heureuse et fière de son père. »

Le portable rouge de Nur se met à sonner. Sur l'écran, ce message : « On te voit, tu es devant ta maison, tu portes une chemise kaki et des lunettes de soleil. Tu parles avec un journaliste blanc. Dans deux minutes, t'es mort. » Un tireur embusqué sur le toit d'à côté ? Une bombe dans la voiture de fonction ? Une ceinture d'explosifs autour de la femme qui traverse la rue ? Finalement, on en reste là. Une menace de plus. Un peu plus tard, le maire leur répond à la télévision somalienne. « Ne vous déguisez pas en femme, ne cachez pas vos armes sous vos habits. Affrontez-moi en face, et alors là, tuez-moi, si vous pouvezz ! »

« AFFRONTÉZ-MOI EN FACE, ET LÀ, TUEZ-MOI SI VOUS POUVEZ ! »

LE MAIRE AUX SHEBAB

Mohamed Nur est né en 1954 à Mogadishu. C'est un enfant de nomades. Son père, qui possédait 300 chèvres et 10 chameaux, meurt quand il a 5 ans. Il atterrit pour les douze prochaines années de sa vie dans un orphelinat. C'est le basket qui le maintient en vie. « Je n'étais pas grand, mais très rapide. » En 1972, son équipe remporte le championnat national et Nur, qui porte le numéro 7, est alors connu dans tout le pays. Grâce à son maigre cachet, il finance son éducation. Entre-temps, les militaires ont pris le pouvoir en la personne du général Siad Barre. La Somalie devient un pays socialiste. « Depuis le début, j'ai détesté l'idée que l'État endosse la responsabilité à ma place, raconte Nur. Je voulais atteindre mes objectifs par mes propres moyens, je ne voulais pas que le gouvernement me nourrisse comme un chien. » Il a vite été considéré comme un opposant et emprisonné pour complicité avec l'Amérique. Avant d'avoir pu finir ses études

de géologie, il disparaît, en 1977, en Arabie Saoudite. « Dans mon sac de sport, j'avais deux pantalons et trois chemises », se souvient-il. « J'ai tout laissé derrière moi. » En 1993, il arrive à Londres, intègre l'université de Westminster en gestion d'entreprise et fonde la Somali Speakers Association qui, aujourd'hui encore, conseille la diaspora somalienne de Londres. Pour arrondir les fins de mois, il ouvre alors un cybercafé sur Seven Sisters Road, proche de Finsbury Park. Derrière, des cabines téléphoniques et devant, des ordinateurs. Au mur, une pancarte indiquait « *No Pornography!* »

« LA PERLE DE L'AFRIQUE ORIENTALE »

Au lendemain de sa déclaration télévisée, Nur demande à son chauffeur de s'arrêter à un rond-point désert dans le centre de Mogadishu. Là, se dressent les ruines de l'ancien parlement. L'édile évoque la ville de sa jeunesse, la « perle de l'Afrique orientale », avec ses plages de rêve sur l'océan Indien, sa promenade en bord de mer, ses grands boulevards, ses places et jardins et ses monuments blancs datant de la colonisation italienne. À l'époque, Mogadishu était une ville paisible. « Là, il y avait le gymnase, ici les cours de tennis, la boîte de nuit, le bar et puis là, l'université, là-bas la banque de Somalie et juste derrière, Somali Airlines. » Depuis le retrait des Shebab de la capitale, >>>



CE GROUPE ARMÉ EST L'UNE DES MILICES PRIVÉES QUI ASSURENT LA SÉCURITÉ DES ÉTRANGERS ET DE RICHES SOMALIENS MENACÉS D'ENLEVEMENT PAR LES SHEBAB.

>> à l'été 2011, un renouveau semble possible. Les gens commencent à oser revenir dans la rue, déblayer les gravats, construire des maisons, ouvrir des échoppes. Un jeune homme avec une cicatrice infectée au dessus de l'œil arrose un petit arbre sur le bord de la route. « C'est moi qui l'ai planté, dit-il, pendant que l'eau s'écoule d'un sac en plastique troué. C'est mon arbre. J'en prends soin. Quand il sera grand, je pourrai me reposer dessous. »

TOUJOURS EN DANGER

Pourtant, la ligne de front n'est qu'à quelques kilomètres. Au dernier checkpoint, baptisé X-Control, des traces de sang séchent sur encore sur l'asphalte. Les soldats y exposent souvent des cadavres pour que chacun puisse voir le sort réservé aux rebelles. Le flux des réfugiés ne cesse jamais. « Nous fuyons les roquettes de l'armée », nous dit Hawa Ibrahim, une jeune femme sous un voile violet à l'intérieur d'un minibus surchargé. Les Shebab se cachent souvent dans les zones d'habitation et emploient les femmes et les enfants comme boucliers humains. Quand des civils meurent sous les tirs de l'armée, cela attise la colère contre le maire. Hawa : « Allah le punira ! » Qu'il le veuille ou non, il est membre du gouvernement provisoire, et appartient au Parti Travailleiste.

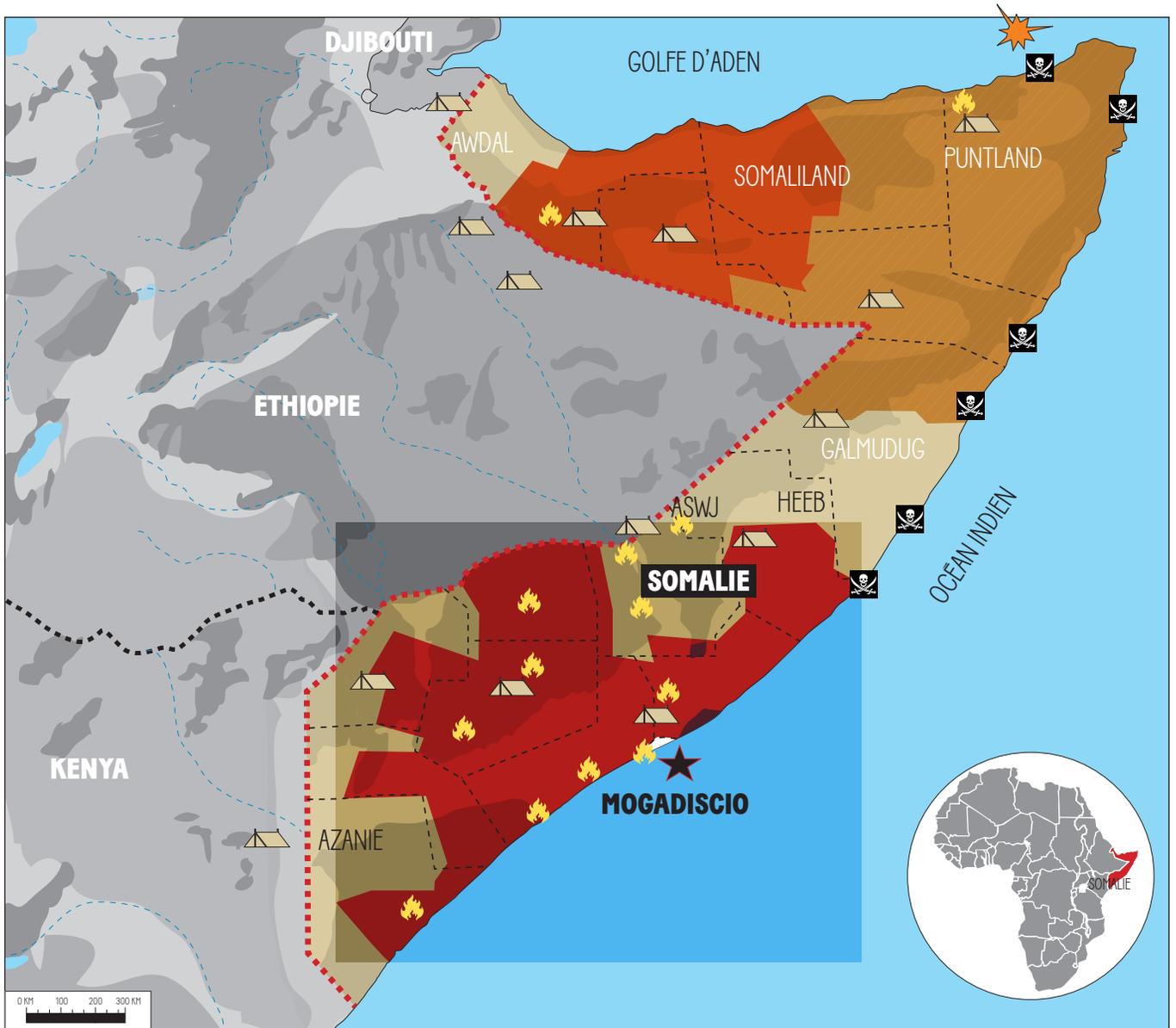
Sur la ligne de front, à côté de l'ancien marché aux bestiaux, se tiennent des soldats, dans des uniformes en loques, ramassés derrière des sacs de sable. « Sur les toits là-bas : des tireurs embusqués », chuchote Ahmed Ali, le commandant de l'unité, en s'allumant une cigarette. Les Shebab guettent la moindre occasion de revenir. Le commandant tire une longue

« C'EST MON ARBRE.
J'EN PRENDS SOIN.
PLUS TARD, JE ME
REPOSERAI DESSOUS. »

UN JEUNE SOMALIEN

bouffée sur sa cigarette. Il a 65 ans et a passé plus de la moitié de sa vie dans l'armée. Le maire ? « Un homme bon, un vrai patriote », qui dort selon lui avec un pistolet sous son oreiller et une kalachnikov à ses côtés. Sa femme dément. Est-ce que Londres manque parfois au maire ? « Les matchs d'Arsenal et "Parliament Question Time" sur la BBC1. Et puis, le parc du Parliament Hill aussi. Le vert, les collines,

les cerfs-volants dans le ciel. Magnifique. » Aujourd'hui, Nur fait face à un nouveau défi. « Il y a un an, j'ai organisé un festival de musique en plein air. Un événement comme les habitants de Mogadiscio n'en avaient pas vécu depuis des décennies. » Mais des hommes armés envoyés par le seigneur de guerre Mohamed Dheere, l'ancien maire, ont tiré sur la foule et fait quatre morts. Un an après la catastrophe, des milliers de gens vêtus de leurs habits de fête sont pourtant rassemblés pour le nouveau festival. Sur leurs écriteaux, on peut lire « Al-Shebab meurtrier » ou bien « Al-Shebab finira comme Ousama Ben Laden ». Au milieu, se dressent des pancartes à l'effigie du maire. Des poètes en habit blanc, à la barbe teintée au henné, récitent des vers. Les musiciens de la fanfare entonnent une marche. Puis le maire arrive. Pas dans un char de l'Amisom, ni en voiture de service. Non, il arrive à pied. Sans gilet pare-balles. Il entre sur la place en adressant des signes et des sourires à la foule qui l'acclame. « Avenir ! », crie-t-il dans le micro. « Paix ! Lumière ! » À tout moment, quelqu'un au milieu de la foule peut sortir son arme ou déclencher sa ceinture d'explosifs. Pourtant, à cet instant précis, personne n'a l'air de s'en inquiéter. Et c'est un authentique tour de force. ●



- Attaques islamistes récentes
- Camps de réfugiés
- Bases de pirates
- Région du Puntland
- Région contrôlée par les Shebab
- République du Somaliland
- Le 4 avril 2009, un navire avec deux Français à bord est arraisonné

CHRONOLOGIE

1991

Le général Siad Barre, au pouvoir depuis 1969, est renversé par une rébellion.

1993

18 soldats américains tués à Mogadiscio, les troupes se retirent.

1998

Le Puntland (nord-est du pays) s'autoproclame région autonome.

2006

Les Shebab, milices des tribunaux islamiques, prennent Mogadiscio.

2010

Mohamed Ahmed Nur est nommé maire de Mogadiscio.

2012

Attentat manqué contre le Premier ministre à Mogadiscio.

20%

Part du territoire contrôlée par le gouvernement officiel transitoire. Plus de la moitié pays reste aux mains des Shebab.

2,4

MILLIARDS DE \$
Somme nécessaire (couverte à 71 % par la communauté internationale) pour faire face à la seule famine de 2011.

97,5%

Pourcentage de la population ayant moins de 65 ans. Près de la moitié a moins de 14 ans.

20

Nombre d'initiatives, dont six conférences internationales, ayant échoué depuis vingt-cinq ans à organiser la paix.



↑ Première difficulté : se faire une place au milieu des gardes du corps pour photographier Mohamed Nur, un maire en déplacement permanent.



↑ Rare moment de pause dans l'agenda du maire.



↑ La fanfare municipale de Mogadiscio.



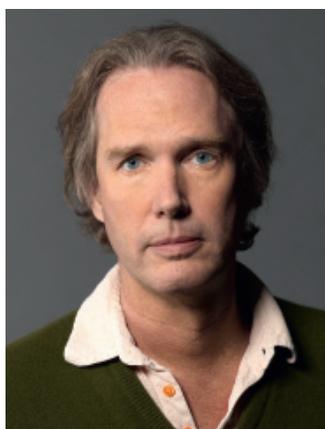
↑ Le photoreporter Jan Grarup est un habitué des conflits armés.

VOIR MOGADISCIO ET REVENIR

→ Quand le photographe danois Jan Grarup et le grand reporter allemand Michael Obert nous ont proposé de partir en reportage en Somalie, nous avons hésité. Mogadiscio est une ville très dangereuse et y travailler nécessite une coûteuse protection rapprochée. Mais pour une fois, il s'agissait d'une histoire pleine

d'espoir sur le renouveau d'un pays. En coproduction avec le quotidien *Süddeutsche Zeitung*, les deux reporters ont donc suivi pendant dix jours le maire de la ville, Mohamed Nur. Le portrait de cet étonnant personnage, plein d'espoir alors que les attentats dans sa ville sont quotidiens, vous attend en page 114.

CONTRIBUTEURS



JOHN SEABROOK



→ Ancien de *Vanity Fair* et de feu *Manhattan Inc*, John Seabrook écrit pour le *New Yorker* depuis 1989, où ses articles portent autant sur le design et la technologie que l'histoire naturelle ou la généalogie. Ce New-Yorkais est l'auteur de plusieurs livres passionnants, sur le marketing de la culture ou les débuts d'Internet, malheureusement non traduits en français. Dans ce numéro de *GQ*, il relate sa rencontre avec une auteur-compositeur d'un nouveau genre, Ester Dean, qui signe entre autres les tubes de Rihanna.



MICHAEL OBERT



→ Michael Obert est un auteur et journaliste allemand. Basé à Berlin, il travaille néanmoins essentiellement en Afrique et au Moyen-Orient pour des titres tels que le *Frankfurter Allgemeine Zeitung*. Son récit de voyage publié par les éditions du *National Geographic*, *Regenzauber Auf dem Niger ins Innere Afrikas* (Sur la rivière des dieux, en VF), raconte en détail sept mois passés à remonter le fleuve Niger. Pour *GQ*, il s'est rendu avec Jan Grarup auprès du maire de Mogadiscio, un homme qui résiste comme personne au sentiment d'insécurité. Son travail a été maintes fois récompensé outre-Rhin.



JAN GRARUP



→ Né en 1968, le Danois Jan Grarup consacre son travail photographique à la documentation des problèmes humanitaires et des conflits armés. Rwanda, Darfour, Israël-Palestine: Grarup cherche à chroniquer visuellement des situations de crise en espérant que le fait de les documenter leur permettra ne plus se reproduire, ou fera du moins réagir les consciences. Ses reportages ont été récompensés par l'Unicef, le jury du World Press Photo ou encore celui du festival Visa pour l'image. On peut voir ses clichés dans *Paris Match*, *Newsweek*, *Stern* ou encore *La Repubblica*.



SÉVERINE PIERRON



→ Séverine Pierron a beaucoup pris l'Eurostar ce mois-ci. Une première fois pour rencontrer notre icône de couverture, l'acteur Michael Fassbender, pour lequel elle nourrit une passion dévorante depuis qu'elle l'a découvert dans *Fish Tank*, d'Andrea Arnold, et surtout dans *Shame* (film qui ne cachait rien de son anatomie mais cela n'a aucun rapport). Une seconde fois pour interviewer Beth Ditto, l'inénarrable chanteuse de Gossip, groupe dont elle est fan depuis la première heure. Des photos de notre GQ groupie et de ses idoles sont d'ailleurs disponibles sur sa page Facebook. Un endroit où vous pourrez peut-être devenir ami avec notre talentueuse mais tempêteuse chef des pages culture.

P.76

BUZZ - La fabrique des hits



P.114

REPORTAGE- Mogadiscio



P.96

COVER - Michael Fassbender

